



# Temporairement Contemporain

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ



## ÉDITO

Le théâtre et ses écritures multiples nous aident à comprendre ce que nous sommes en train de vivre.

L'économie, lentement mais sûrement, envahit notre espace mental. Elle s'immisce partout. Comme si la vie était l'accumulation d'un capital financier ou d'un capital humain.

Comment s'empêcher, sous le feu nourri des trompettes de la rentabilité, de penser le monde autrement qu'en termes d'investissement et de profit ?

Le théâtre s'est emparé de ce sujet, non pour parler d'économie, mais pour parler de l'humain face à l'économie.

Et, pour cela, il possède, depuis l'invention de la démocratie, une arme fatale. Cela s'appelle la liberté de parole. Avec les bibliothèques, musées, centres d'art et journaux, il contribue de façon déterminante à cette liberté d'expression.

C'est le fondement et le régulateur de notre société.

Cette liberté de parole est un art.

Seul l'art fait appel à la sensibilité de chacun de manière universelle.

Pour cela, il précède et nourrit le politique dans la cité.

Ici, à Pont-à-Mousson au cœur de la Lorraine, auteurs et acteurs sont intimement liés dans l'exercice de cet art de la parole.

Artistes et participants sont intimement liés dans la recherche de cette liberté.

Le théâtre permet à tous les habitants de notre territoire, quelles que

soient leurs origines et leurs conditions sociales, d'être les acteurs de leur émancipation et de leur conscience.

Quels sont les gestes poétiques ou philosophiques que l'artiste peut proposer à notre société pour penser le politique autrement qu'en terme de capital ?

Comment remettre l'humain au centre ?

Pour remettre l'humain au centre et développer un espace de recherche et d'innovation déconnecté des contingences de la comptabilité et d'obligation de résultat, nous allons écouter les voix venues du Québec, de Syrie, de Suède, du Maroc, d'Allemagne, du Liban, du Portugal, de Finlande, d'USA, d'Espagne... de France.

Le dispositif de la Mousson d'été permet à chaque spectateur d'élaborer sa propre vision du déroulement d'une œuvre, de trouver ses voix intimes et uniques, personnelles et subjectives par lesquelles cette œuvre le questionne. C'est un événement exceptionnel.

Rencontres, transmissions, échanges, initiations, recherches, réflexions, écritures, innovations, sont plus que de simples mots que nous voulons partager à la Mousson d'été.

**Michel Didym**



# UN TAMBOURINAIRE AU CŒUR DE LA MOUSSON

TAMBOUR CŒUR DU MONDE 1, 2 et 3

DE ET PAR DANIEL LALOUX

« Contrairement à ce que pense la sainte Vierge,  
le tambour n'est pas un lave-linge. » (Daniel Laloux)

Il n'est pas facile de cerner la spécificité du talent atypique de Daniel Laloux. Son génie touche à tout. À la fois auteur et interprète, sa production éclectique est totalement singulière.

Fils d'un grand pataphysicien (François Laloux, auteur de *La femme sans peau*, 1949), Daniel se pense d'abord comme musicien. Après avoir suivi assidûment les cours d'un ancien garde-républicain, il obtient haut la main un premier prix de tambour au Conservatoire de Reims. Fabriqué de ses propres mains, le tambour qui l'accompagne ici date de cette époque, il en porte la patine et les gracieuses cicatrices.

Mais, au conservatoire, Daniel suit également des cours de diction avec une ancienne actrice de la Comédie-Française qui lui fait travailler les classiques et lui dit « Daniel, on dit « cu-il-lère », pas « cuillère »... Il en rit encore, sans qu'on puisse jurer qu'il ne conserve pas de cette formation une forme de distinction et d'élégance qui participe de l'originalité du personnage.

À Paris, dans les années 1960, Daniel Laloux joue avec Raymond Devos dans *Les pupitres* (spectacle qui aura plus de 300 représentations !). Peut de temps après, il participe aussi à la création de Gong, avec Daevid Allen et sa femme ; c'est lui (à travers une chanson qu'il a écrite : « Le gang de gongs ») qui inspire le nom du groupe. Et c'est dans cette formation qu'il commence à réciter, toujours accompagné du fameux tambour, « Expiation », de Victor Hugo :

*Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !  
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,  
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,  
La pâle mort mêlait les sombres bataillons...*

« Avec Gong, en 1969, on est allé jouer au festival d'Amougie, en Belgique (où se produisaient également les Pink Floyd, Archie Shepp et Frank Zappa). Lorsque j'intervenais avec mon tambour et Victor Hugo, il faut imaginer l'effet que cela produisait sur un public somnolant dans des sacs de couchage, engourdi par la pop musique et la fumée des joints... Les gens se réveillaient les uns après les autres. On aurait dit la levée des morts sur le champ de bataille... »

C'est que Daniel Laloux n'a pas l'esprit grégaire, il n'aime pas faire comme tout le monde, se conformer aux conventions. Il refuse de se déguiser en hippie, ne fume pas, ne porte pas les cheveux longs...

Il est hébergé quelques temps par Guy Debord, « mais, à l'époque, je ne savais pas qui c'était, je ne comprenais pas ce qu'il faisait... Je crois juste qu'il me trouvait sympathique... »

Laloux n'est pas vaniteux. Sa « carrière » se fait au fil des occasions et de ses envies. Il ne se laisse piéger par aucune routine. C'est en poète qu'il compose des chansons (notamment avec Joseph Racaille) ou invente un « disque carré » (chez Barclay). Parfois, il fait de la télévision ou du cinéma. Il cachetonne dans des films grands public (de Jean Yann, Claude Zidi, Pierre Richard, etc.) ou réalise des films d'auteur (*Un bruit qui court*, avec Jean-Pierre Sentier) à l'audience plus confidentielle.

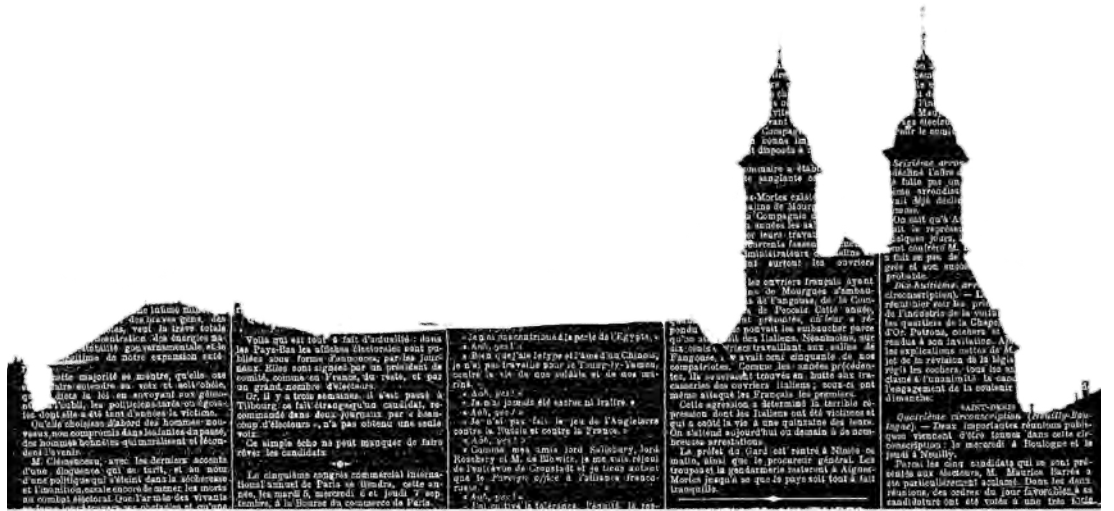
Finalement, l'axe central, le fil conducteur de son existence, reste le tambour. D'où la performance présentée, en trois séquences, à la Mousson : « Je ne suis pas superstitieux mais j'aime bien les symboles. Ce tambour je l'aime bien. Il ressemble un peu à un instrument historique... avec lui, j'ai fait du free-jazz et j'ai fait la musique du *Roi Lear*... Quand Michel Didym m'a sollicité pour la Mousson d'été, il m'a parlé de faire quelque chose comme « la grande histoire du tambour »... Ça tombait bien, d'une certaine façon, parce que cela faisait longtemps que je voulais faire un spectacle autour du tambour. Mais de là à faire la grande histoire... Il aurait fallu parler du passé. Je le fais, en partie, puisque j'aborde Napoléon, mais c'est juste un morceau d'histoire. »

Au fond, dans *Tambour cœur du monde*, Daniel Laloux raconte pudiquement sa propre histoire, sa relation privilégiée à cet instrument poétiquement chargé mais qui continue à étonner par son apparente simplicité et par son caractère primitif. Alors, quel rapport avec les écritures contemporaines ?

« La Mousson d'été, j'en avais entendu parler mais je ne savais pas exactement en quoi ça consistait. Que veut dire exactement « contemporain » ? En ce qui me concerne, je m'applique à faire des phrases qui soient concises et qui sonnent mais je ne suis pas sûr que ça entre dans le moule du théâtre contemporain. »

Au moment où l'on nous apprend la disparition de Doudou Ndiaye Rose, immense joueur de tambour sénégalais, on se dit que Daniel Laloux, tambourinaire français d'excellence, mériterait bien lui aussi, tel son homologue africain, de se voir décerner par l'UNESCO le titre de « trésor humain vivant ».

Olivier Goetz



# DÉFINITIVEMENT TEMPORAIRE

## (LE TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN, MODE D'EMPLOI)

Pour les habitués de la Mousson, heureux supplément d'âme ou fastidieuse routine (selon les points de vue), le *Temporairement Contemporain* « fait partie des murs », encastré dans l'institution mussipontaine, scellé dans les pierres de l'Abbaye... La production de ces deux feuillets, imprimés recto-verso et pliés en deux, constitue une tâche immuable, encore que mineure, au sein d'un ambitieux programme exploratoire des écritures contemporaines... Quoi qu'il en soit, avec ses qualités ou ses défauts, ce modeste journal constitue notre pain quotidien, au même titre que les repas pris dans la nef de l'abbatiale où, quand tout va bien, il est servi à l'heure du déjeuner (pour peu que rédacteurs et maquettistes ne soient pas débordés, que la photocopieuse marche bien, que l'approvisionnement en papier ait bien eu lieu, etc., etc.). Pour les nouveaux arrivants (car, telle la mer, la Mousson est « toujours recommencée »), un petit mot de présentation n'est peut-être pas superflu...

*Temporairement Contemporain* est un périodique (6 numéros) consubstantiel à la manifestation qu'il accompagne depuis sa création, au point de se fondre dans son cadre et sa durée. Si quelques-uns le lisent *in extenso*, d'autres l'utilisent comme un simple *vademecum*, accompagnant discrètement leur démarche de spectateurs curieux ou de stagiaires studieux. Les plus fétichistes en archivent, paraît-il, les exemplaires, se promettant d'y revenir plus tard, quand ils en trouveront le loisir (car la Mousson d'été, particulièrement chronophage, ne laisse guère le temps de prendre des notes personnelles ou de tenir un journal intime). Du coup, on collectionne les vieux numéros du *Tempo* comme autant de dépliant-souvenirs, de cartes postales ou de pense-bêtes. Véritable madeleine de Proust, tout vieil exemplaire du journal, retrouvé par hasard quelques

années plus tard, charrie son lot de mémoire involontaire...

Il ne s'agit pas, ici, d'autocélébration ni d'une demande de reconnaissance ; ces quelques lignes visent seulement à rappeler que, si *Temporairement Contemporain* finit par ressembler à un phénomène naturel (le spectre de la « nature » se profilant dès lors qu'une « culture » s'installe dans la durée), il n'y a rien d'évident à pérenniser une entreprise qui tente désespérément de fixer l'éphémère: impact de l'événement, souffle de l'émotion poétique, frisson d'une parole proférée, envoûtement de la création en train d'avoir lieu...

Par ces temps de disette économique et de restrictions budgétaire, c'est un véritable luxe de garantir l'existence de ce minuscule organe de presse sorti quotidiennement d'un bureau où s'activent les petites mains d'une toute petite équipe. Entreprise fragile et, pourtant, nécessaire. Superflu, le *Temporairement Contemporain* ? Peut-être, mais dans la pérennisation de ce superflu se manifeste, indubitablement, un esprit qui caractérise, tout à son honneur, la Mousson d'Été.

O.G.

.....

Outre la version papier que vous tenez entre vos mains, une version numérique (et en couleur) du journal est disponible, avec un léger décalage, sur le site de la M.E.E.C. [www.meec.org](http://www.meec.org)



## ≈ (PRESQUE ÉGAL À)

DE JONAS HASSEN KHEMIRI (SUÈDE)

TEXTE FRANÇAIS DE MARIANNE SÉGOL-SAMOY

DIRIGÉE PAR MICHEL DIDYM - AVEC LA COLLABORATION DE LAURENT VACHER

### **PAS ÉGAUX MAIS PRESQUE : MAMMON OU LA RUE ?**

La pièce commence là où elle finit : la chute de Mani, le mari de Martina, comme si tout se déroulait dans l'esprit de Mani, avant la chute, avant l'impact. Une pièce en suspension, entre l'entrée et la sortie dans le système économique, entre l'envol et la chute, la vie et la mort. Ici la dépression économique épouse la dépression nerveuse car c'est de désespoir que Mani tombe dans le vide, après le refus de son accession au poste de professeur d'histoire économique. La pièce est drôle, envolée, on ne se lasse pas des effets de la double énonciation : le personnage raconte au public, il lui livre ses souvenirs, et de ces mêmes souvenirs naissent d'autres personnages à qui il parle comme si la scène se rejouait sous ses yeux, mêlant épique et dramatique. Mais dans cet humour, dans ce style cru et cynique, c'est toute l'horreur de notre monde qui se dévoile : Andrej se perd dans les méandres de Pôle Emploi et finit burlesque ; Martina, tentée par son « moi économique » se met à voler sans scrupule ce qu'elle ne peut acheter ; Freya en vient à souhaiter la mort de celle qui a pris son emploi et tente désespérément de le récupérer ; enfin Mani, celui qui veut « révolutionner le système de l'intérieur » n'accède pas non plus au poste de ses rêves et échoue à satisfaire sa femme.

Au milieu de toutes ces chutes, de tous ces espoirs brisés par un système économique inébranlable, soutenu par des personnages sans rêves comme la Coach d'emploi ou les parents de Martina qui sont tous sous l'égide du dieu Mammon, dieu de la richesse, subsiste une figure, celle du SDF, Peter. Pas de chute pour Peter, pas de lutte, il est le seul à ne vivre aucune évolution tout au long de la pièce, le seul à ne pas chercher à rentrer dans le système économique, le seul qui n'en sort pas non plus, il est l'exclu, le marginal, celui auquel on ne veut pas ressembler, celui qui recueille à la fois la pitié petite bourgeoise de ceux qui ne veulent pas voir la pauvreté passer le pas de leur porte et les coups de ceux qui voient en lui l'alter ego, celui qu'ils sont, celui qu'ils deviendront. L'interlude, moment très curieux au cœur de la pièce semble symboliser cette peur sociale du SDF, on assiste à son humiliation suprême, il accepte volontairement de se faire noyer pour de l'argent, sous les yeux du public, sous la main perverse de l'orateur. Le spectateur, malgré lui, est invité à jouir, tel un voyeur de ce spectacle troublant : le déferlement de violence contre le SDF, bouc émissaire de notre société. Est-ce là un divertissement assez fort pour que l'on ne regrette pas le prix investi dans le spectacle ?





« Les selfies de la Mousson » : Eve Bonfanti, Laura Elias, Yves Hunstad

# **BANG BANG**

## **LOIN DE LA TERRE 1**

### **DE ET AVEC EVE BONFANTI ET YVES HUNSTAD**

Explosion.

Des atomes qui s'entrechoquent.

Du sucre dans le café.

De la femme qui décolle.

De la météorite.

De l'idée

Dans le cerveau de l'auteur. Idée qui bouleverse l'équilibre, idée qui vient provoquer le processus de l'écriture. Imprévisible comme la trajectoire d'une météorite, tel est le mouvement de l'écriture qui se met en marche.

« Je ne sais pas où je vais », nous dit l'auteur.

Passer en revue l'infiniment grand et l'infiniment petit pour constater que le monde est un tissu serré où chaque choc entraîne le suivant.

« Tout est lié », nous dit l'auteur.

Du latin *textus* (« tissu », « trame (du récit) », « texte »)

C'est de ce tissu serré, ce tissu où tout est lié, relié, où le sucre du café provoque la fusée, que l'auteur écrit le texte, assis sur sa terrasse, sur son fauteuil rouge. C'est de ce bouleversement initial, le décollage de la femme, Ariane, qu'il commence à écrire, sans fil rouge, tâtonnant à la recherche d'une histoire, à la recherche d'un équilibre...

« Ça n'est jamais que 26 lettres chaque fois agencées différemment, tout qui se tient ! »

Par-delà le chaos des molécules et des mots, Ariane s'envole, le temps s'arrête et son corps s'ouvre à l'immensité de l'espace : Loin de la terre. « Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau ! »<sup>1</sup>, Yves Hunstad et Eve Bonfanti nous invitent à un double voyage, exploration de l'espace et des mécanismes de l'écriture. On attend la suite du périple...

L.E.

<sup>1</sup> Charles Baudelaire, *Le Voyage*.



Regard sur l'exposition par Laura Elias

# FENÊTRES DE L'ART...

## PORTRAITS D'AUTEURS - RENCONTRE AVEC ÉRIC DIDYM

Quand on pénètre dans la Salle Saint-Norbert de l'Abbaye, on est frappé par la sobriété de l'exposition de cette année, contrastant avec les portraits des années précédentes aperçus dans le couloir. Portraits rectangulaires en noir et blanc, cadres métalliques suspendus par des tiges d'acier, accrochage classique. Impression de froideur géométrique, visages figés perdus dans l'immensité de cette salle au carrelage en damier.

Mais peu à peu, en se rapprochant des visages, l'intensité du regard vient nous bousculer, le visage reprend vie et c'est là qu'on découvre tout le talent d'Éric Didym : rendre compte de la singularité, capter ce qu'il y a de plus intime et de plus révélateur, la profondeur du regard. Il le dit lui-même : « le portrait photographique est une rencontre avec quelqu'un », c'est quand l'autre se dévoile, « qu'il se passe quelque chose » que la photographie devient la trace de cette rencontre particulière. Dès lors, toute l'exposition prend un autre tour, à la froideur première succède le vertige, le vertige face à cet ineffable du regard, face à ces visages qui s'offrent et se masquent tout à la fois, qui se découvrent devant l'objectif du photographe et qui en même temps résistent à notre propre regard, comme renfermant un indicible secret. Autant de regards que l'on cherche à interpréter, autant d'expressions qui nous interrogent et qui forment toute la diversité des sensibilités de ces différents auteurs. Capter la force du visage de l'autre, c'est ce qui rapproche peut-être Éric Didym du philosophe Lévinas qui base la rencontre avec autrui sur la découverte du visage. L'autre s'offre par son visage et c'est ce don qu'Éric Didym immortalise dans son exposition. Comme une mise à nu qui rejoint ce que dit le philosophe : « La peau du visage est celle qui reste la plus nue, la plus dénuée. La plus nue, bien que d'une nudité décente. La plus dénuée aussi : il y a dans le visage une pauvreté

essentielle ; la preuve en est qu'on essaie de masquer cette pauvreté en se donnant des poses, une contenance. »<sup>1</sup>

Curieusement, cette recherche de la vérité, ce besoin de revenir à l'essentiel, entre en écho avec la phrase de Saint Norbert, le fondateur de l'ordre de Prémontré, qui est affichée dans la salle d'exposition :

« Qu'avez-vous au fond du cœur, dites bien ce que vous éprouvez. Nous cherchons la vérité, autant que le peut la condition humaine. »

Mettre à nu les auteurs, révéler leur personnalité par la saisie du regard, atteindre la vérité sans masque, voilà ce que semble chercher Éric Didym. Pourtant, quand on s'approche encore un peu plus des œuvres, on est frappé par une étonnante découverte : la vitre de verre qui protège les photographies laisse place à un jeu de reflets qui vient bouleverser l'harmonie hiératique du visage. Les portraits sont traversés par des lumières et des ombres qui viennent de l'extérieur, ils ne subsistent pas dans leur solitude, mais ils sont pénétrés par les reflets de nos propres visages et des fenêtres de la salle. C'est ici qu'apparaît toute la poésie de l'exposition : notre visage rencontrant le portrait de l'auteur absent fait revivre un instant le dialogue de l'an passé, la fenêtre et le paysage de la cour d'honneur se reflétant sur les portraits font dialoguer l'auteur et les lieux, comme si l'auteur était encore là, hantant l'Abbaye. Autant de reflets qui donnent une présence à l'absence, autant de reflets qui viennent bouleverser la quiétude du regard et inscrivent définitivement l'auteur dans la mémoire de l'Abbaye et dans celle du spectateur.

Quand les fenêtres de l'âme rencontrent les fenêtres de là...

L.E.

<sup>1</sup> E. Lévinas, *Éthique et infini. Dialogues avec Philippe Nemo*, Paris, Fayard, 1982, p. 91.

# COIN DE TABLE

LES ARTISTES PRÉSENTS À LA MOUSSON D'ÉTÉ SE PRÊTENT À CE JEU : LIVRER CHAQUE JOUR AU TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN UNE PHRASE OU UN COURT POÈME, MÛRIS SUR LE MOMENT, AU COIN D'UNE TABLE DE L'ABBAYE.



*Mon trop vieux chat me demande l'heure.  
Il est temps de piquer la pendule.*

Roukaya Benjelloun, auteur de *Programme 1, linge délicat*.



**18h – Inauguration de la Mousson d'été - SALLE SAINT-NORBERT (Bar des écritures)**  
et vernissage de **Portraits d'auteurs en Mousson d'été 2014**  
Réalisation Éric Didym

**19h – Pot d'inauguration et Tambour, cœur du monde 1 - BORD DE MOSELLE**  
De Daniel Laloux avec la complicité de Ferdinand Bondart

**20h45 – ≈ (presque égal à) - AMPHITHÉÂTRE**  
De Jonas Hassen Khemiri (Suède), texte français de Marianne Ségol-Samoy,  
Dirigée par Michel Didym, avec la collaboration de Laurent Vacher

**22h15 – Loin de la terre 1 - PARQUET DE BAL**  
De et avec Eve Bonfanti et Yves Hunstad

**22h30 – Les impromptus de la nuit : Joseph Danan - PARQUET DE BAL**  
Des nouvelles du monde écrites en résidence à l'Abbaye

**MINUIT – DJ SET - onvouspasseradesdisques - PARQUET DE BAL**

**La meéc – la mousson d'été est subventionnée** par le Conseil Régional de Lorraine, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson

**et est organisée avec le soutien** de l'Abbaye des Prémontrés et des villes de Blénod-lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson

**en partenariat avec** le projet de coopération Fabulamundi – Playwriting Europe, le programme Face à face paroles d'Italie pour les scènes de France, la Maison Antoine Vitez, la SACD, le CnT, les éditions L'Arche, Télérama, France Culture, le NEST - Nord-Est Théâtre Centre Dramatique National de Thionville - Lorraine, le Théâtre Gérard Philipe de Frouard, le Centre Culturel André Malraux - Scène Nationale de Vandœuvre, le TIL -Théâtre Ici et Là de Mancieulles, le Lycée Jacques Marquette et le Lycée Jean Hanzelet de Pont-à-Mousson, la librairie L'Autre Rive, le Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy - Lorraine.

**MPM Audiolight** est le partenaire technique de la mousson d'été

